

Belén Yuste et Sonia L. Rivas-Caballero

Anne de Saint-Barthélemy

Compagne et infirmière de Thérèse d'Avila



*Fondatrice du Carmel
en France et en Belgique
(1549-1626)*

 *Témoins de Vie*

Belén Yuste et Sonnia L. Rivas-Caballero

Anne de Saint-Barthélemy

*Vie d'Anne de Saint-Barthélemy,
compagne et infirmière de Thérèse d'Avila
Fondatrice du Carmel en France et en Belgique (1549-1626)*

Anne de Saint-Barthélemy est une des personnalités les plus attachantes de l'entourage immédiat de Thérèse d'Avila. Bergère des environs de Tolède, puis première sœur converse de la réforme carmélitaine, elle fut aussi la confidente, infirmière et secrétaire inséparable de la Fondatrice, qui mourut dans ses bras à Alba de Tormès le 4 octobre 1582.

Anne reprend alors sa place aux fourneaux, avant d'être désignée pour la fondation de Paris en 1604. Elle devient ensuite prieure des carmels de Pontoise, Paris et Tours, puis elle passe en Belgique, où elle fonde le carmel d'Anvers. Durant les vingt dernières années de sa vie, elle est le témoin privilégié de l'extension de l'œuvre thérésienne dans toute l'Europe. Elle meurt à Anvers le 7 juin 1626 et a été béatifiée en 1917.

Bien qu'elle soit probablement la figure la plus populaire des premières filles de sainte Thérèse, il a fallu attendre 2006 pour que soit publiée une biographie intégrale, qui allie sérieux historique – tout y est fondé sur des documents d'époque – et style alerte. Le présent livre en est la traduction, réalisée sous l'auspice des Amis de la bienheureuse Anne.

ISBN 978-2-84713-230-4



9 782847 132304

13 €

ISSN 1295-1277

Sodis 8602000

 Éditions du Carmel

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ENFANCE ET JEUNESSE

SON ÉPOQUE

Anne de Saint-Barthélemy naquit dans un village de la province de Tolède en 1549, en plein Siècle d'Or espagnol, période florissante pour les arts, les lettres et la spiritualité, mais aussi pleine de lumières et d'ombres. Tandis qu'en Amérique la conquête avançait et l'évangélisation était imposée, fait capital pour la Reine catholique qui avait encouragé une si dure entreprise, l'Europe centrale versait son sang lors de terribles batailles en vue de contenir l'avancée protestante qu'avait commencée, quelques années avant la naissance d'Anne, en 1517, le moine augustin Martin Luther en défi à la corruption de l'Église catholique. Ce furent les années du long et fameux Concile de Trente, encouragé par l'empereur Charles Quint à la recherche d'une solution pacifique pour le grave conflit religieux. La Chrétienté répondit à la Réforme protestante par le moyen d'une Contre-Réforme, en vue de corriger les déviations de la vie religieuse qui avaient provoqué un si effroyable affrontement et afin de poursuivre sans pitié toute étincelle d'hérésie à travers le redoutable Tribunal de l'Inquisition.

La vie d'Anne de Saint-Barthélemy s'écoula parallèlement aux règnes espagnols de Charles Quint, Philippe II, Philippe III et Philippe IV. En Angleterre ce fut une période marquée par le conflit religieux provoqué par Henri VIII qui, après que le pape eut refusé qu'il se sépare de Catherine d'Aragon – fille des rois catholiques – pour se marier à nouveau avec Anne Boleyn,

refusa d'obéir à Rome, donnant ainsi lieu au schisme anglican. Pendant ces années on assista à un va-et-vient en Angleterre du protestantisme au catholicisme, selon qu'accédaient au trône Henri VIII, sa fille aînée Marie Tudor, ou Isabelle, la fille d'Anne Boleyn, cette belle femme qui, après avoir perdu la faveur du roi, fut décapitée dans la Tour de Londres. Avec cette succession de souverains le pouvoir passait de main en main et, parallèlement, la nation changeait de religion, ce qui provoqua de sanglantes persécutions à cause de la foi. La France subissait aussi l'avancée calviniste, et afin de mettre fin à ses éternelles rivalités avec l'Espagne et unir ses efforts contre le puissant ennemi commun, le protestantisme, elle conclut un accord qu'elle scella institutionnellement par le fameux « Mariage de la Paix », entre Philippe II et la jeune fille du roi de France, Élisabeth de Valois ¹. Ivan le Terrible contrôlait les destins de la Russie, et les armées turques, avec Soliman le Magnifique et Barberousse à leur tête, arrivaient aux portes de Vienne et semaient la terreur sur toute la côte méditerranéenne. L'île de Majorque subit de terribles invasions au cœur desquelles brilla la vie de l'illustre sainte de l'île, Catherine Thomas, la première Espagnole qui fut canonisée après Thérèse de Jésus.

La dernière étape de la vie d'Anne de Saint-Barthélemy se déroula aux Pays-Bas, qui se trouvaient à l'époque sous la souveraineté de la fille préférée de Philippe II, l'Infante Isabelle Claire Eugénie, et de son époux, le fils de l'empereur Maximilien II, l'archiduc Albert d'Autriche. Le roi d'Espagne leur avait accordé, en guise de cadeau de nocces, la souveraineté de ces tumultueux territoires avec le désir que, sous leur gouvernement débuté en 1599, ils puissent atteindre la stabilité sociale, religieuse et politique espérée. Néanmoins, cette époque fut marquée par de graves affrontements religieux, avec l'alternance récurrente de batailles et de trêves.

La Trêve de douze ans (1609-1621) ouvrit une période pendant laquelle les souverains luttèrent durement, avec le soutien des Ordres religieux, afin d'enraciner le catholicisme dans les Flandres. Cette étape coïncida avec l'arrivée d'Anne de Saint-Barthélemy pour fonder le carmel d'Anvers sous les auspices de l'Infante. La fin de la trêve se produisit en même temps que la mort de l'archiduc et du roi Philippe III, et les conflits religieux et politiques s'aggravèrent à une vitesse vertigineuse. Ce rêve d'une dynastie propre pour les Flandres échoua en l'absence d'une descendance, et le magnifique cadeau de nocces se transforma pour l'Infante en une terrible charge, étant donné que le gouvernement compliqué de ces terres lointaines l'empêchait de retrouver sa patrie comme elle le désirait, pour se retirer vivre son veuvage au couvent des déchaussées royales de Madrid. L'Espagne récupéra la souveraineté des Pays-Bas et l'Infante Isabelle Claire Eugénie remplit jusqu'à sa mort, en 1633, la fonction de gouverneur au service du roi d'Espagne, son neveu Philippe IV. Ces années furent marquées par les durs combats entre les fameux *Tercios* [régiments d'Infanterie] des Flandres et les troupes protestantes sous le commandement de Maurice de Nassau, prince d'Orange. À cette époque-là se renforcèrent grandement les liens d'amitié entre Anne de Saint-Barthélemy et la fille de Philippe II, jusqu'au point de faire de l'ancienne bergère de Tolède une amie intime et une conseillère de la fille du roi, qui la consultait aussi bien au sujet d'affaires personnelles que de questions d'État.

D'autre part, le séjour de la Bienheureuse à Anvers coïncida avec celui du peintre Pierre Paul Rubens, qui à cette époque travaillait à quelques mètres du carmel, peignant certaines de ses toiles les plus connues, comme celles qui décorent la cathédrale de la riche ville flamande. Il fut le maître du fameux peintre Otto

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Joseph, presque cinq siècles après sa fondation, la cellule de sainte Thérèse et, à l'intérieur, le simple petit banc sur lequel elle écrivait, presque toujours très tard dans la nuit, à la seule lumière faible des chandelles, avec des plumes et une encre « maison », des écrits comme la deuxième rédaction du *Livre de la Vie* et *Le Chemin de la Perfection*. Ce dernier contient une émouvante définition de sa première fondation : « Pour celles dont le seul plaisir est de contenter Dieu et qui ne font aucun cas de leur propre contentement, cette maison est un ciel – si tant est qu'il puisse en exister sur la terre » (CE, 13,7). Cette description de Thérèse présente un fort parallélisme avec l'idéal qui guidait déjà les pas de la jeune Anne à Almendral.

À LA DÉCOUVERTE DE SON CHEMIN

Tandis que les événements conduisaient les pas de Thérèse vers son nouveau chemin de fondatrice du Carmel déchaussé, la jeune bergère d'Almendral grandissait et entrevoyait, de plus en plus clairement, son désir de s'éloigner du monde et de chercher une communauté religieuse où elle pourrait se vouer complètement au don du recueillement dont elle avait fait l'expérience dès son enfance, plongée dans la solitude champêtre. Grâce aux propres écrits d'Anne et aux *Relations* qu'écrivirent sur elle des personnes qui lui furent très proches, on connaît les pas de sa vie intérieure et son long parcours vers le monastère de Saint-Joseph d'Avila.

Françoise se rappela l'émotion qu'elle avait ressentie quand Anne lui avoua ses désirs intimes et qu'elles se rendirent compte, dans une entente profonde et remplies d'enthousiasme, que leur cœur gardait un même secret :

[...] *L'amour que nous nous portions était plus excessif, et je comprends que c'était l'occasion d'avoir toutes les deux un*

même esprit. Et ainsi, quand la servante de Dieu me confia son désir, qui pourra dire la joie des deux jeunes filles ⁵ !

Mais, au fur et à mesure que les jeunes filles approfondissaient leur vie intérieure, elles s'éloignaient progressivement des conditionnements sociaux de leur époque : faire un mariage convenable pour leur famille qui, si possible, augmente les propriétés. En plein XVI^e siècle, on ne tenait pas compte de l'opinion des contractants et l'amour était un rêve doré difficile à atteindre.

Ses frères, chaque fois avec plus d'insistance, lui parlaient de la convenance de se marier et d'oublier ses rêvasseries infantiles. Ils voulaient la convaincre que c'était tant pour son bien-être que pour sa propre famille : « Mes frères, comme ils me voyaient grandir, parlaient de me marier. Moi je n'avais pas ces pensées-là. » (328)

Sa cousine Françoise, dans sa *Relation*, évoque aussi l'attitude d'Anne à cette occasion :

Elle était recueillie chez elle, où elle apprenait à travailler, mais son cœur brûlait davantage tous les jours de l'ardeur du divin Esprit, et même si ses frères s'étaient mariés, ni les bals ni les joies mondaines ne suffirent pour refroidir une seule étincelle ; en fait, tandis qu'eux se consacraient aux distractions et contentements de leur état, elle n'oubliait pas le sien, qui consistait à rendre visite aux malades et à faire du bien aux pauvres, car Notre Seigneur lui avait accordé un esprit généreux sans que cela paraisse ⁶.

Françoise parle aussi de la capacité de communication de sa cousine et laissa pour la postérité la seule description de son aspect physique :

Notre Seigneur accorda à la sœur Anne de Saint-Barthélemy une beauté naturelle et agréable à tous ; nul ne parlait avec

elle sans jouir étrangement de sa conversation. Elle était très gaie, nul n'éprouvait de la tristesse si elle était présente ; elle leur donnait de tels arguments que leur affliction disparaissait. Son corps était charmant, de taille moyenne, les traits de son visage étaient bien dessinés, et même si ses frères et sœurs étaient tous beaux à voir, elle l'était davantage ⁷.

Sa famille cherchait des candidats au mariage pour la détourner de ses ferveurs spirituelles : « Je trouvai de grandes difficultés venant de mes frères pour devenir moniale, car ils voulaient me marier » (285). Pendant cette période Anne éprouva une grande angoisse, étant donné qu'elle ne voyait pas comment réaliser ses désirs et que, de plus, grandissant en âge, elle avançait vers l'effroyable échéance du mariage. Elle supportait ces tribulations quand une vision pendant ses rêves la conforta :

Et, alors que je dormais, la Vierge avec son Enfant dans les bras vint et s'assit sur mon lit ; et l'Enfant commença à jouer avec mon rosaire. Il tirait le rosaire et moi aussi ; je me réveillai et ils disparurent. Je ne vis que la lumière. La Vierge me dit en arrivant : « Ma fille, ne t'afflige pas ; je te ferai religieuse dans ma maison. » (483)

Et elle me montra la maison que venait de fonder notre Sainte et je vis les moniales, et elles firent preuve de bonne grâce à mon égard ; elles me donnèrent à boire, car je leur dis que j'avais soif. Ceci ne dura qu'un instant avant de me réveiller. J'en fus très consolée et contente d'avoir connu leur maison, et après, quand je vins, je reconnus leur habit et le pichet avec lequel elles me donnèrent à boire. (483)

Françoise raconta qu'elle était incluse dans cette vision, et rapporta leur inquiétude et leur perplexité devant cet étrange

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

responsable de sa guérison, elle le choisit pour son nouveau nom de carmélite.

Pendant ce temps, les moniales d'Avila lui écrivaient constamment en lui annonçant qu'elles disposaient désormais de la permission nécessaire pour la recevoir. Marie de Saint-Jérôme rappela ces moments-là :

À cette époque, nous nous empressions étant donné que nous disposions déjà de l'autorisation, et ils avaient promis de l'emmener pour la Toussaint ¹⁷.

Néanmoins, ses frères ajournaient le plus possible la décision finale. Françoise le raconta ainsi :

Les moniales, qui l'estimaient tellement, écrivaient lettre sur lettre pour dire qu'on l'amène, car elles disposaient désormais de la permission nécessaire. Ses frères, la voyant mener cette vie si austère, qui semblait plutôt un tourment qu'un soulagement, et elle ne laissant pas passer un jour sans les presser de l'accompagner à son repos [...], elle quitta ce village misérable pleine de joie et de bonheur, le jour des Âmes du Purgatoire ¹⁸.

Les eaux agitées se calmaient et reprenaient leur cours : Anne récupérait sa santé et réalisait son rêve.



© Carmel San José d'Avila

1 Elle fut le grand amour de Philippe II et la mère de ses deux filles : Isabelle Claire Eugénie, si liée à la Bienheureuse, et Catherine Michaela.

2 *Œuvres complètes de la Bienheureuse Anne de Saint-Barthélemy*, édition critique du Père Julien URKIZA, Burgos, Ed. Monte Carmelo, 1998, p. 270. Dorénavant, les citations des écrits de la Bienheureuse se feront d'après cette édition, en indiquant à la fin du texte la page correspondante de leur localisation.

3 Sainte Thérèse de Jésus, *Livre de la Vie*, 7,17. Dorénavant, à la fin des citations des livres de sainte Thérèse, il est indiqué entre parenthèses V = *Vie*, F = *Fondations*, CE = *Chemin de perfection* (ms de l'Escorial) et les numéros du chapitre et du paragraphe, selon l'usage habituel. Nous suivons la traduction des carmélites de Paris in THÉRÈSE D'AVILA, *Œuvres complètes*, Cerf, Paris, 2010.

4 *Algunas cosas de Santa Teresa contadas por su amiga doña Guiomar* [*Certaines choses sur sainte Thérèse racontées par son amie doña Guiomar*], Biblioteca Mística Carmelitana, Burgos, Ed. Monte Carmelo,

1915, t. II, p. 507.

5 In ANA DE SAN BARTOLOMÉ, *Obras completas*. Édition critique préparée par le Père Julien Urkiza, Teresianum, 1981, t. I, p. 783. Dorénavant, la localisation des citations des *Relations* de Françoise, Marie de Saint-Jérôme et de la petite Thérèse de Jésus, est indiquée d'après cette édition, en mentionnant au bas de page *Rome, tome et page*. (Ex. : Rome, I, 783).

6 Rome, I, 783-784.

7 Rome, I, 782.

8 *Declaración de Domingo Báñez, Procesos de Beatificación y Canonización de Sta. Teresa...*

... de Jesús, [Déclaration de Domingo Báñez – Procès de Béatification et Canonisation de Ste Thérèse de Jésus], publiés par le P. Silverio de Sainte Térèse, o.c.d., Biblioteca Mística Carmelitana, Burgos, Ed. Monte Carmelo, 1935, t. 18, p. 8.

9 Rome, I, 786.

10 Rome, I, 786.

11 Rome, I, 738.

12 Rome, I, 738.

13 Rome, I, 739.

14 Rome, I, p. 787.

15 Rome, I, 740.

16 Rome, I, 787.

17 Rome, I, 740.

18 Rome, I, 787.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

propre expérience ce type de souffrances psychosomatiques, affronta directement le problème en remplissant l'emploi du temps de la carmélite affligée d'une activité incessante en faveur des autres sœurs, convaincue que cela guérirait son mal. Parmi les nombreuses tâches commandées, force est de mentionner celle d'infirmière. Quand Thérèse se rendit compte de son savoir-faire en la matière, elle la nomma « prieure des malades » :

À ce moment-là, notre Sainte revint de Séville. Elle me trouva si faible qu'elle m'appela à sa cellule, en me consolant et en me caressant le visage, et m'encouragea à m'efforcer d'aller donner à manger à quelques malades. [...] Elle me dit : « Partez, ma fille ; soyez une bonne infirmière dès maintenant et ne venez pas me demander de permission pour ce qui concerne cet office. Soyez la prieure des malades, car le Seigneur vous aidera. » (493-494)

Dans cet emploi Anne trouva l'accomplissement de sa vocation de service, et montra toujours un remarquable charisme pour le soin des corps malades et des âmes affligées. Mais, certainement, ses occupations étaient nombreuses, et parmi celles-ci se trouvait celle de cuisinière qui lui plaisait tant, et elle palliait le manque de temps en réduisant les heures de sommeil pour se recueillir et prier :

Je me surprénais de voir comment je remplissais mes différentes activités – portière, infirmière et cuisinière – sans peine et pleine d'enthousiasme, mais le temps me manquait pour me recueillir ; néanmoins, la nuit, après mes tâches, je priais. Alors notre Mère m'ordonna, de ne point prier dès que la cloche sonnait pour dormir, et de dire au Seigneur que je n'en avais pas la permission ; et je le fis ainsi. Je lui dis :

« Seigneur, Vous pouvez me quitter, car l'obéissance m'ordonne de dormir. » (489-490)

Ainsi, quand Thérèse apprit qu'elle consacrait beaucoup de ses heures de sommeil à la prière, consciente de l'importance d'un repos minimum pour conserver la santé, elle lui ordonna fermement d'arrêter. Anne mentionna cet ordre avec beaucoup de candeur dans ses deux autobiographies :

Et comme je ne dormais pas, notre Sainte me dit un jour : « Ma fille, quand on sonne pour dormir, laissez l'oraison et dormez ». C'était une chose merveilleuse de voir comment le Seigneur aime que nous obéissions, car il me laissait dormir le même temps que les autres. (341)

La fête de Noël de cette année-là, 1577, malgré le retour définitif de Thérèse, fut particulièrement triste et pleine d'afflictions au monastère de Saint-Joseph d'Avila. Début décembre, les frères carmes non réformés arrêtaient au monastère de l'Incarnation le jeune frère Jean de la Croix et le conduisirent à la prison du couvent de Tolède.

À ce moment critique pour sa réforme, sainte Thérèse n'hésita pas à prendre sa plume et à écrire au roi Philippe II pour l'informer des injustices qui avaient lieu dans son royaume, le priant d'intervenir en faveur de la libération du pauvre frère déchaussé ⁴. Dans cette lettre ferme et courageuse, Thérèse expose clairement au roi qu'elle préférerait voir le frère Jean de la Croix entre les mains des Maures qu'entre celles des carmes mitigés ; l'affrontement fut extrêmement grave !

Pour comble de malheur, les carmélites déchaussées du monastère de l'Incarnation souffraient aussi à cause d'elle et, cette fois-ci, pour l'avoir élue librement comme prieure, contre la volonté de leurs supérieurs, ce qui leur valut

l'excommunication. Quelle accumulation d'erreurs ! Thérèse en parle dans une lettre datée de cette époque :

Il y a eu tellement d'actions et de démarches afin de nous discréditer, notamment contre le Père Gratien et contre moi (nous qui recevons tous les coups) ! Et je vous dis qu'il ne manque point de témoignages contre lui ni de rapports malveillants remis au roi (et concernant ces monastères de déchaussées) ; vous seriez sidéré en apprenant comment on peut inventer autant de malice. [...] Toute la ville est stupéfaite des souffrances passées et présentes de ces pauvres sœurs de l'Incarnation, qui ont enduré cette condamnation, et je ne sais pas encore quand ceci s'achèvera. [...] Je suis profondément désolée d'avoir vu à cause de ma personne autant de trouble et de scandale dans la ville, et autant d'âmes inquiètes ; les excommuniées étaient en effet plus de cinquante-quatre. La seule chose qui m'a consolée c'est que j'ai fait de mon mieux pour ne pas être élue ; et j'atteste auprès de Sa Majesté que c'est une des grandes épreuves que j'aurais à supporter sur la terre, car pendant le temps passé là-bas je n'ai pas joui d'une seule heure de santé⁵.

Beaucoup de soucis et de craintes envahissaient son esprit durant ces jours, et elle se trouvait au centre de l'attention sans pouvoir l'éviter.

Plongée dans cette angoisse, la veille de Noël, Thérèse perdit l'équilibre et dégringola un escalier du couvent, qui fut dès lors baptisé « l'escalier du diable ». À cause de cet accident, elle se cassa le bras gauche, ce qui l'empêcha pratiquement de faire les choses par elle-même. C'est alors qu'Anne s'occupa fraternellement de soigner Thérèse et que les liens entre elles se renforcèrent :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pouvoir manger ; car la multitude pénétrait même par les fenêtres et rien ne suffisait pour la retenir, et il fut nécessaire de mettre en prison certaines personnes afin de pouvoir quitter la maison, car tous leurs désirs consistaient à voir la Mère, lui parler étant impossible. À cette même occasion, dans un autre endroit près de celui-ci où une telle multitude se rendit, la sainte Mère décida de partir trois heures avant le lever du jour afin d'éviter une telle affluence. [...] La dévotion dans tous ces endroits fut énorme. Et ainsi, à un autre endroit, sachant que la sainte Mère allait y passer, un paysan très riche était déjà prêt à l'accueillir. Chez cet homme riche on nous avait préparé un repas abondant, et il rassembla ses enfants et ses gendres qui venaient d'autres villages afin de recevoir la bénédiction. Et la dévotion de ces bonnes personnes était encore plus grande car elles rassemblèrent aussi le bétail pour que celui-ci fût de même béni. Arrivant à cet endroit, la Mère ne voulut pas s'arrêter, ni y entrer, malgré toute leur insistance ; et donc il emmena toute sa famille pour lui parler et recevoir la bénédiction collective. [...] De là nous partîmes vers Villanueva de la Jara. Et un bon moment avant d'y arriver, de nombreux enfants sortirent avec une grande dévotion pour accueillir la sainte Mère ; et en arrivant à côté de la charrette où elle se trouvait, ils se mettaient à genoux et la tête sans capuchon, avançaient devant elle, jusqu'à l'arrivée à l'église, où nous descendîmes. [...] Après la fondation du monastère, elle s'occupait des mêmes tâches que les autres ; et même si elle ne disposait que d'une seule main, elle balayait et servait les repas au réfectoire et aidait à la cuisine du mieux qu'elle pouvait. (49-51)

Elles inaugurèrent le carmel le 21 février 1580. Sans aucun doute, cela a dû être profondément émouvant pour Anne de

participer, pour la première fois, à un acte d'une telle nature. Un mois après, elles retournèrent à Tolède. De là, elles partirent à Ségovie où Anne consola Thérèse quand arriva au carmel la nouvelle de la mort de son cher frère Lorenzo, qui avait été son grand soutien économique lors des premières fondations. Dans une lettre envoyée à la prieure de Séville, Thérèse lui communique la triste nouvelle :

Jésus. Que le Saint-Esprit soit avec vous, ma mère. Il semble que le Seigneur ne désire pas que le temps passe sans me voir souffrir. Sachez qu'Il a décidé d'appeler à ses côtés son bon ami et serviteur. [...] Sachez que peu avant sa mort il m'avait écrit une lettre ici, à Saint-Joseph de Ségovie, là où je me trouve maintenant, dans laquelle il me disait des choses me révélant qu'il savait que sa mort était proche, et ceci m'a stupéfaite. Il me semble, ô ma fille, que tout se passe si vite qu'il vaudrait mieux que nous pensions comment mourir au lieu de comment vivre. Je prie Dieu puisque je reste ici pour le servir ; je suis de quatre ans plus âgée que mon frère et je ne finis pas de mourir. Je guéris de mes maux mais je supporte mes souffrances ordinaires, notamment celles de la tête. [...] Sachez que puisque je suis vivante, je désire servir Notre Seigneur ; il me reste peu de temps, et je ne peux pas le gâcher oisivement comme je l'ai fait par le passé ; j'ai tout souffert intérieurement et pour le reste je ne vois aucun résultat. Sa Majesté vous garde et fasse ce que je désire⁹...

En juillet elles arrivèrent à Avila, le poste de commandement de Thérèse, lieu vers lequel leurs pas, maintenant courts et fatigués, les ramenaient toujours. Mais ce ne serait à nouveau que pour très peu de temps. Son frère l'avait désignée comme exécuteur testamentaire et comme il apparut déchiré elle voulut se rendre à la chancellerie de Valladolid afin de le valider, et

elles partirent vers cette ville le 1^{er} août. En chemin, elles s'arrêtèrent à Medina del Campo, et là son cœur fut à nouveau meurtri en apprenant la mort soudaine de son grand ami, le jésuite Baltasar Álvarez, confesseur de ses premières peines spirituelles. Cette nouvelle triste et inattendue brisa sa résistance et elle pleura pendant des heures et des heures sans que personne ne fût capable de la consoler. Anne et Françoise furent témoins de son accablement.

Après cette parenthèse, Thérèse retrouva ses forces et repartit à nouveau sur les chemins, cette fois-ci la destination finale étant la fondation de Palencia. Anne craignait pour sa santé, elle avait peur qu'un tel accablement l'affaiblît face à la terrible grippe universelle qui, à l'époque, décimait la population. Elles s'arrêtèrent à Valladolid où Thérèse fit des démarches pour le testament de son frère sans savoir que ces documents seraient la cause de l'une des plus grandes angoisses des dernières années de sa vie. Et comme l'avait craint sa fidèle compagne, elle subit là une forte rechute qui mit sa vie en danger. Anne, affectueusement consacrée à son rôle d'infirmière, fit de son mieux pour s'occuper d'elle et souffrit énormément en observant, avec impuissance, que Thérèse perdait toute sa vigueur et devenait, presque d'un coup, une vieille femme.

Finalement, elles surmontèrent cette épreuve et reprirent leur chemin de fondatrices. Les fondations de Palencia et de Soria les attendaient.

LA BONNE NOUVELLE

À la fondation de Palencia, achevée le 29 décembre 1580, le soleil se leva sur l'horizon thérésien. Enfin, Anne put contempler le visage de Thérèse baigné de larmes de bonheur en voyant réalisé son plus grand désir en ce monde, la séparation officielle de l'Ordre du Carmel en deux branches : le Carmel de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

UN VOYAGE SANS RETOUR

Le départ ce matin-là devait ressembler aux nombreux adieux de tant d'autres voyages tout au long des dernières années. Depuis 1567 (sauf la brève parenthèse pendant laquelle elle obéit à l'ordre de ne rien fonder), Thérèse n'avait cessé de franchir la porte du couvent de Saint-Joseph d'Avila. Elle l'avait franchie à d'innombrables reprises, pour partir et pour rentrer, quittant le couvent et y revenant heureuse et épuisée, joyeuse et affligée, saine et paralysée par la maladie, enthousiasmée par ses projets et découragée par les aléas humains, mais toujours pleine de vie. Néanmoins, ce matin de janvier, quand elle franchit à nouveau la porte de son premier couvent, sans le savoir elle-même, elle disait adieu à sa fondation la plus chère. Thérèse de Jésus commença alors, accompagnée par Anne de Saint-Barthélemy, un chemin sans retour : la mort l'attendait à l'automne de l'année qui venait de commencer, dans une cellule de son couvent d'Alba de Tormes, appelé couvent de l'Annonciation.

Comme couronnement de sa vie, tout au long des dix derniers mois Thérèse parcourut un véritable chemin de croix, endurant la solitude du Jardin des Oliviers, étant rejetée par ses plus proches. Son âme, épuisée et blessée, vécut de l'intérieur ce mystère douloureux qui lui était si cher et qu'elle avait tant médité depuis son enfance.

À nouveau, la première étape du voyage fut Medina del Campo, où Françoise partagea avec Anne ses soucis sur la santé de Thérèse face aux inclémences du temps pendant ce long parcours. Ce fut un voyage plein de contretemps jusqu'à leur arrivée à Burgos. Pendant leur long séjour dans cette ville, Thérèse, fatiguée et malade, dut faire face à des problèmes considérables liés à sa fondation, jusqu'au moment où

l'archevêque mit fin à son opposition incompréhensible et accorda l'autorisation nécessaire pour la fondation. Anne affirme que la Madre mentionna à peine dans ses livres les nombreuses difficultés qu'elle dut affronter lors de ses fondations :

Si je devais dire les peines qu'elle souffrit pendant les années où je l'accompagnai, je n'en finirais pas. Ce qu'elle en dit dans ses livres n'est rien. Et de ce qui arriva à Burgos, qui fut la dernière fondation, ce qu'on en raconte n'est rien en matière de pauvreté, car la nourriture nous manquait et les choses nécessaires. (349)

Sa fidèle sœur converse essayait de soulager autant que possible les souffrances physiques et morales de Thérèse, épuisée du voyage et endolorie par les déceptions terrestres. Anne faisait de son mieux pour s'occuper d'elle ; ce n'était pas en vain qu'elle était son infirmière et sa cuisinière là où elles se rendaient :

Moi, dès qu'elle s'endormait, je m'approchais doucement de son lit et je m'asseyais. Et quand elle m'appelait, je faisais comme si je venais de notre lit et la Sainte me disait : « Comment, ma fille, venez-vous si vite ? » D'autres fois, je la laissais endormie et j'allais laver son linge. Comme elle était malade, je me réjouissais de lui donner du linge propre. La propreté lui était très agréable. J'étais de nombreuses nuits sans dormir et le sommeil ne me manquait pas, car je lui donnais du contentement. J'en eus un très grand jusqu'à sa mort. [...] Je me trouvais en aussi bonne santé et mon esprit aussi consolé que si j'avais dormi toute la nuit et mangé délicieusement. C'est le Seigneur qui faisait cela pour la consolation de la Sainte, car si elle avait senti que le travail me faisait du mal, cela lui eût donné beaucoup de peine. (350)

Malgré tout, dans l'esprit inquiet de Thérèse, le carmel de Burgos ne représentait pas le point final à l'aventure des fondations. Tandis qu'elle endurait l'épuisement et les maintes complications de cette fondation, avec courage et persévérance, elle faisait des démarches pour fonder un carmel dans la capitale du royaume. Dans les lettres envoyées de Burgos elle y fait référence, ainsi qu'au fait que le cardinal Quiroga ajournait la permission jusqu'au retour du roi Philippe II à Madrid, étant donné qu'à l'époque le roi se trouvait au Portugal, qui venait d'être annexé à la couronne espagnole :

Mais ceci ne pourra se faire si promptement, car le cardinal m'a écrit et m'accordera l'autorisation au retour du roi, et on affirme qu'il ne tardera pas ; mais aussi prompt qu'il soit, ce sera pour septembre ou plus tard ¹⁸.

Sa correspondance avec d'autres carmels continuait d'être assez intense et elle y mentionne aussi la nouvelle fondation et son intention de retourner à celle qu'elle considérait comme la maison-mère de son Carmel déchaussé pour admettre à la profession en octobre sa chère nièce Teresita ; mais avant elle devait s'arrêter à Palencia. Elle en fait part ainsi à sa chère prieure de Séville :

Cette maison va très bien, elle est très bien fondée, et payée, et n'exigera aucun travail pendant longtemps, et je crois donc que je retournerai vite à Avila. Recommandez-moi à Dieu. Moi j'ai très mal à la gorge et j'endure mes autres souffrances. [...] Recommandez Thérèse à Dieu, qui est très sainte et avec un très grand désir de se voir professe. Dieu la bénisse et vous, ma sœur, qu'Il vous garde et vous fasse très sainte. De cette maison de Saint-Joseph de Burgos, le six juillet ¹⁹.

Je crois qu'ayant servi Dieu, j'envisage de partir à la fin de ce mois vers Palencia, car notre père leur a promis que je

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

bras et devint son témoignage vivant, la fidèle messagère de l'héritage thérésien.

AVEC MARIE DE SAINT-JÉRÔME

Après l'enterrement de Thérèse, qui eut lieu le lendemain de sa mort, Anne et Teresita retournèrent au carmel d'Avila où la nièce de la Sainte allait faire profession comme carmélite déchaussée. Alors Anne entreprit son premier voyage sans Thérèse, son premier retour sans elle, mais son âme était pleine d'enseignements et de souvenirs qui alimentèrent son tempérament naturellement joyeux et lui firent ressentir sa compagnie. Le jour de la profession arriva, celui que Thérèse avait tant désiré pour sa nièce. L'âme pleine d'affliction et de nostalgie, Teresita fit en d'autres mains sa profession religieuse le 5 novembre 1582 et prit le nom, pour toujours, de sa tante : Thérèse de Jésus.

Au couvent de Saint-Joseph d'Avila l'histoire se répéta : Anne de Saint-Barthélemy aida la nouvelle prieure, Marie de Saint-Jérôme, comme elle avait aidé auparavant Thérèse de Jésus. Ces années furent très importantes pour la maison où était né le Carmel déchaussé. Marie de Saint-Jérôme encouragea les travaux d'agrandissement de l'église et du couvent et, pendant son priorat, fut commencé le procès de béatification et de canonisation de Thérèse de Jésus, pour lequel, tout au long de plusieurs années, ses filles et ses fils déposèrent, ainsi que de nombreux témoins.

La douce et chère converse redevint consolatrice et voyageuse infatigable sur les chemins. En septembre 1591, Marie et Anne se dirigèrent vers la capitale du royaume afin de régler des problèmes surgis dans le carmel madrilène, qui avait été fondé par Anne de Jésus le 17 septembre 1586, et dont Marie de Saint-Jérôme avait été désignée prieure.

Trois ans plus tard, de retour à Avila, elles s'arrêtèrent au carmel d'Alba de Tormes où, émues, elles vénérèrent les restes de leur chère mère et maîtresse Thérèse de Jésus. Encore imprégnées de l'émotion de cet acte, elles rentrèrent au monastère de Saint-Joseph d'Avila où, avec le souvenir vivant et l'âme émue, le 19 octobre 1595, Anne de Saint-Barthélemy fit sa belle déclaration en vue du procès de béatification de Thérèse de Jésus, racontant les détails de leur existence commune.

Quelques jours après elles quittèrent à nouveau les murs du monastère de Saint-Joseph d'Avila pour mener à bien la fondation du carmel d'Ocaña. Dans cette fondation, Anne vécut un fait extraordinaire dont parle Marie de Saint-Jérôme :

Se trouvant ici à Ocaña, elle était malade et profondément lasse ; elle ne pouvait pas manger. Elle demanda une orange sucrée, car elle croyait qu'elle pourrait peut-être la manger. On alla en chercher mais il n'y en avait point. À ce moment-là un pauvre homme arriva au tour et apporta quatre oranges sucrées et dit qu'elles étaient pour la malade. Elle en mangea et cet incident sembla être un miracle ²⁴.

La fin de leur long séjour à Ocaña, à la fin de 1598, coïncida avec la mort du roi Philippe II, grand protecteur de l'œuvre thérésienne. Elles retournèrent au couvent de Saint-Joseph d'Avila et mirent un point final à leurs voyages. Marie de Saint-Jérôme reprit les rênes du couvent où elle remplit presque toujours la fonction de prieure et, avec l'aide efficace d'Anne, s'occupa des travaux d'agrandissement et de la formation de ses filles. Dans sa *Relation*, Marie de Saint-Jérôme écrivit des phrases qui révèlent la profonde considération et l'affection qu'elle éprouvait pour la grande compagne que fut Anne aussi bien pour elle que pour Thérèse :

Elle possède bien plus de qualités pour être prieure que moi-même ; je peux affirmer que le temps pendant lequel j'ai rempli cette fonction, elle en a fait plus que moi, car avec ce caractère fort qu'on dit que j'ai, tout ce que je rendais difficile aux sœurs, elle l'adouçissait ²⁵.

En août 1600, Anne et Marie partagèrent la joie que procura à tout le Carmel Déchaussé et à toute la ville d'Avila l'inauguration du couvent des frères déchaux.

Et ainsi, partageant la vie quotidienne, évoquant les souvenirs et jouissant des nouvelles générations de carmélites déchaussées qui poursuivaient l'œuvre de leur rêve, arriva le jour où Anne de Saint-Barthélemy, comme elle avait dû le faire avant avec Thérèse, affronta le départ de cette vie de Marie de Saint-Jérôme. Les premiers mois de l'année 1602 furent un temps de tristesse pour la communauté de Saint-Joseph qui voyait les heures s'écouler lentement quand, au chevet du lit de la chère prieure, Anne essayait de soulager sa dure agonie moyennant ses soins, sa consolation et sa tendresse. Des heures d'affliction entre les murs du premier carmel qui disait adieu à l'une de ses filles les plus chères, dont l'entrée au Carmel, en pleine jeunesse, avait provoqué une grande émotion dans la ville. Au jour lointain du début des fondations, elle avait franchi la porte de clôture du carmel habillée de soie et d'or et, avec joie et conviction, avait échangé ses riches vêtements contre la bure grossière, la toque d'étope et les espadrilles de chanvre qu'elle porta le reste de sa vie. À ce moment-là, elle tournait le dos à un monde de clinquants et de richesses pour suivre Thérèse. Presque quarante ans plus tard, elle mourut en rêvant de la rencontrer à nouveau.

Pendant ces nuits et ces jours Anne soigna tendrement son corps affaibli et écouta attentivement ses derniers désirs. Au

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ce ne fut qu'un fébrile monter et descendre de la voiture avec une grande tristesse... Nous étions neuf à l'intérieur de la voiture ; six religieuses et trois Françaises, et tous presque debout pour laisser un peu de place à la malade. (220-221)

Anne raconte aussi que certaines carmélites, épuisées et apeurées, supposaient qu'après un an, et après la profession de quelques Françaises, elles reviendraient en Espagne.

Finalement, après presque deux mois de voyage, l'expédition arriva à bon port. Le 15 octobre tous arrivèrent aux alentours de Paris où les attendaient la princesse de Longueville et sa suite. En premier lieu, avec des sentiments où se mêlaient la joie, la crainte et beaucoup de fatigue, elles visitèrent l'abbaye de Saint-Denis. Elles y furent accueillies par les moines bénédictins qui leur montrèrent les merveilles gardées au sein de leur abbaye ; d'après Anne de Jésus, elles étaient si remarquables qu'elles rendaient insignifiantes celles du roi Philippe II, conservées au fameux monastère de l'Escorial. Jean de Brétigny particulièrement heureux et ému en voyant son rêve se réaliser, célébra dans un emplacement si emblématique une messe d'action de grâces. Cette arrivée fut mentionnée aussi bien par Anne de Jésus que par Anne de Saint-Barthélemy :

Nous arrivâmes à Paris à l'octave de Saint-Denis. Nous fûmes très bien accueillies par la princesse de Longueville et par bien d'autres dames et personnes dévotes qui désiraient notre venue et s'en étaient occupées et avaient prié. Avant d'entrer au monastère nous fûmes conduites aux Saints-Martyrs pour voir les reliques de Saint-Denis et de ses compagnons, bien nombreuses. (228-229)

La princesse de Longueville vint à notre rencontre, en sa qualité de fondatrice, avec d'autres dames. Nous voulûmes entrer en secret, afin d'aller à Saint-Denis avant de nous

rendre à notre couvent. Et nous traversâmes ainsi tout Paris, qui est très grand et se trouve à deux lieues de Saint-Denis. [...] C'est merveilleux d'avoir conservé ces saints emplacements. Tous se trouvent si bien conservés et présentent de si riches ornements que l'Escorial semble insignifiant à côté des trésors gardés ici. [...] Les mots ne suffisent pas pour parler d'une telle beauté et une telle richesse, des couronnes et d'objets anciens gardés ici, jusqu'aux vases portés par la reine de Saba à Jérusalem au roi Salomon, en passant par bien d'autres choses que je ne suis pas capable de décrire. Tout est conservé dans un couvent de frères bénédictins ; ils sont nombreux ici de cet ordre et même s'ils ne sont pas réformés, ils ne cessent de chanter au chœur. À présent on dit que le roi veut les obliger à se réformer ; et s'ils ne le font pas, il les fera partir de Saint-Denis. Et je m'y suis rendue après encore deux fois. Et de là nous partîmes vers Paris, en passant d'abord par un couvent de moniales bénédictines, situé à l'endroit où furent martyrisés les saints. Et elles, elles sont saintes ; grâce aux livres de notre sainte Mère il y a deux ans qu'elles se sont réformées, de telle sorte que, en beaucoup de choses, elles semblent être des carmélites déchaussées. Aussi nous traitèrent-elles tout à fait comme des sœurs ¹⁰.

Surprenante référence d'Anne de Jésus à l'influence exercée par la lecture des œuvres thérésiennes sur les bénédictines de Montmartre.

Le 17 octobre elles arrivèrent à leur destination : un ancien prieuré bénédictin consacré à Notre-Dame des Champs, acheté par la princesse afin de loger les premières carmélites arrivées en France et pour devenir le siège du premier carmel français. Il s'agissait d'un endroit chargé d'histoire :

C'est un endroit de grande dévotion, car sous l'autel majeur se trouve la cave où vécut saint Denis, enseignant la chrétienté dans ce royaume et c'était là qu'il dit sa première messe et où il se cachait avec ses compagnons. [...] L'église possède dix chapelles magnifiques. Chacune ressemble à un temple parmi les plus somptueux d'Espagne. Et dans cette église l'on trouve de nombreuses sépultures de saints. [...] Jusqu'à présent, il y avait ici un prieuré, qui a été acheté pour nous ; c'est une maison et un très beau jardin et 400 ducats de rente. Cet argent doit toujours servir pour l'église, ce sera pour dire des messes et d'autres choses pour l'église. Et c'est dans cette maison qui est à côté que nous demeurons jusqu'à ce que les travaux de la nouvelle maison soient terminés ¹¹.

En entrant dans la nouvelle fondation, Jean de Brétigny entonna le psaume *Laudate Dominum omnes gentes*, que chantait sainte Thérèse dans ces heureuses circonstances

Le lendemain, le 18 octobre, fut inauguré le premier carmel thérésien en France, sous le vocable de l'Incarnation. Anne de Jésus fut nommée prieure.

Après trois jours, la reine Marie de Médicis vint avec sa suite leur rendre visite pour les saluer et féliciter chaleureusement Jean de Brétigny d'avoir réussi à faire ce qui pendant des années s'était avéré impossible.

Malgré les troubles suscités par la fondation thérésienne dans la capitale française et tandis que les uns et les autres décidaient comment tout organiser, Anne continuait à s'occuper du bien-être de la communauté :

En arrivant à Paris, où le Seigneur continuait de m'accorder les faveurs et les joies du chemin, je m'en allai, avec la permission de la supérieure préparer le repas, avec grand

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le père de la nouvelle prieure de Paris avait été ordonné prêtre et fit avec les supérieures des carmélites les démarches nécessaires pour fonder un carmel à Tours ; mais il établit comme condition qu'Anne de Saint-Barthélemy en fût la fondatrice. Lui serait le chapelain du couvent.

Pour cette raison, Anne quitta Paris le 5 mai 1608 et inaugura le nouveau carmel à Tours le 18 mai. La situation religieuse était différente à cet endroit, puisque la population protestante, majoritaire, n'accepta pas de bon gré l'arrivée des carmélites. Néanmoins, malgré les nombreuses manœuvres visant à les discréditer, elles gagnèrent bientôt le respect et le soutien de tous, y compris de leurs apparents ennemis pour divergences de foi. Et à la porte de clôture du carmel frappaient de jeunes demoiselles nobles pour demander l'habit. Sous son priorat, une vingtaine de sœurs rejoignirent la communauté.

Anne leur parlait de Thérèse, la femme qui avait entrepris le chemin qu'elles-mêmes poursuivaient maintenant avec joie et ferveur, et leur transmettait son charisme. Elle correspondait fréquemment avec les carmels espagnols. Ses lettres relatent les vicissitudes des fondations, présentent le caractère des Français, les tâches quotidiennes, font état d'échanges d'images et de gravures de Thérèse. Parfois, comme dans cette lettre écrite à Tours le 26 juin 1608, elle exprime sa gratitude pour l'envoi de reliques qu'elle avait demandées afin de soutenir la dévotion de ses sœurs :

La statue de Notre Dame m'a donné une grande consolation, ainsi que la petite relique et le tableau de notre Sainte. Si vous voyiez le bien que cela fait ici et la dévotion que toutes manifestent, vous en seriez ravie. Je voudrais disposer du temps nécessaire pour vous écrire toute une lettre sur ces merveilles, mais je ne l'ai point, et même ceci, je l'écris avec

bien peu de moyens, car personne ne peut m'aider à écrire des lettres et j'en ai tellement à faire, que j'omets la moitié de ce que je devrais vous dire.

Les sœurs qui m'ont accompagnée ici sont très bonnes, mais ne parlent pas l'espagnol ; elles ne peuvent donc pas m'aider pour cela. Elles sont si contentes et pleines de ferveur qu'elles m'ont bien consolée ; et toute la ville leur montre de l'affection et affirme que l'esprit est bien plus ravi en les écoutant chanter qu'en écoutant la plus belle des musiques. Elles me consolent et elles agissent avec la grâce et le ton propre des carmélites, comme le voulait notre Sainte. Je vous envoie les présentes lettres à Paris, à mon neveu, qui y est resté pour poursuivre ses études, et je lui demande de vous envoyer les images que nous n'avons pas ici... (897)

Malgré la distance, Pierre de Bérulle continua à contrôler sa vie et, avec la connivence d'une sœur, il réussissait à confisquer sa correspondance :

À Tours, j'étais consolée, car les supérieurs étaient loin. Cela pourtant dura peu, car j'avais une sous-prieure qui était toute à eux. Elle leur fit savoir que j'avais une portière en qui j'avais confiance. On me l'ôta et l'on en mit une autre à leur goût. Ils avaient fait placer deux clefs au tour et fait en sorte qu'aucune des deux ne laissât le tour ouvert, afin de voir si j'écrivais en Espagne. Elles devaient alors prendre les lettres et les leur envoyer, celles qui venaient d'Espagne comme celles que j'écrivais là-bas. Bien que cela ait pu me faire de la peine, parce que je le voyais, je faisais semblant de ne pas le voir et j'écrivais des choses dont il m'importait peu qu'ils les voient. (411-412)

Mais le calvaire allait bientôt s'achever et elle en eut un rêve prémonitoire : sa sainte Mère lui indiquait le chemin des

Flandres :

Avant la fin de mon triennat de prieure, une nuit je vis dans mes rêves que la Sainte me prenait par la main, hors de cette maison, et m'emmenait vers un pays très lointain. Et ainsi, en guise de témoignage de ce récit, ma main garda le parfum de la sienne qui la serra pendant trois jours – le même parfum que celui de ses reliques – et je ne pouvais le faire disparaître.
(527)

À la fin de son priorat, en juin 1611, on lui offrit de se rendre à la fondation de Rouen, mais Anne refusa cette demande car elle voulait retourner à Paris, où les frères carmes qu'elle regrettait tellement étaient sur le point de s'installer.

Son départ de Tours ne put se faire secrètement comme celui de Pontoise, et fut marqué par la tristesse avec laquelle ses habitants la virent partir :

Et je ne sais ce que c'était, mais même s'ils ne m'appréciaient point, le peuple sortait de partout et me manifestait son estime. Et en quittant Tours, bien que nous n'ayons rien dit aux habitants, la foule se rassembla à la sortie du monastère, de sorte que nous crûmes ne pas pouvoir avancer, et ceux qui m'accompagnaient dirent qu'ils avaient pensé périr étouffés.
(528)

L'ADIEU À LA FRANCE

Anne voulait retourner à la capitale pour faire les démarches nécessaires auprès des frères carmes afin de passer sous la juridiction de l'Ordre. Il était nécessaire de tout organiser très discrètement, car Bérulle ne voulait en aucun cas en entendre parler. Le frère carme Thomas de Jésus négocia en faveur d'Anne mais l'opposition de Bérulle ajourna son départ de France jusqu'à début d'octobre 1611.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

s'occuperait d'elle lors de ses maladies et l'assisterait au moment de sa mort.

LA PREMIÈRE NOVICE : THÉRÈSE DE JÉSUS

Quelques jours après l'inauguration de la fondation, le 21 novembre, la première novice, Isabelle Dompré, dame de haute lignée, prit l'habit ; avec une grande émotion, Anne lui donna le nom de Thérèse de Jésus. Elle était la nièce de l'archevêque de Cambrai et reçut l'habit des mains de son oncle. Anne reconnut qu'avec la prise d'habit de cette jeune fille s'accomplissait une prémonition qu'elle eut à Tours :

Avant de venir de Tours, le Seigneur me montra une lumière et en elle je vis une maison. À mon arrivée dans les Flandres, dans la première maison que l'on prit pour prendre possession de la fondation d'Anvers, je reconnus la maison. En la première demoiselle que l'on reçut, je reconnus celle que j'avais vue dans cette vision et maintenant elle s'appelle Thérèse de Jésus. (416)

Dans une lettre datée du 23 novembre, Anne rapporte que ces jours-là elles donnèrent l'habit à trois novices :

Nous avons reçu trois novices ; la première, la nièce de l'archevêque de Cambrai. Elle est venue pleine de courage et l'archevêque est venu lui donner l'habit, et il a dit la messe pontificale. Cela a donné au peuple beaucoup de dévotion et c'est un ange. (959)

La deuxième novice, née à Anvers, s'appelait Marguerite Van Dame et prit l'habit le lendemain, sous le nom de Marguerite de la Croix. Un an après, comme le raconte Anne, les deux prononcèrent leurs vœux, lors de cérémonies bien différentes : très solennelle pour Thérèse de Jésus et très humble pour Marguerite de la Croix. Même si de nombreux nobles assistèrent

à la première profession où il y eut beaucoup de musique, Anne préféra la simplicité dans laquelle se déroula la deuxième cérémonie :

L'archevêque célébra la messe et donna le voile à sa nièce, en toute solennité et avec de la musique. Mais Dieu est bon car malgré tout cela et le prédicateur de Leurs Majestés, le lendemain, la cérémonie pour le voile de Marguerite de la Croix, avec le Père prieur qui dit la messe et le lui remit et le Père André qui prêcha, en toute humilité, plut à tous, petits et grands, plus que la précédente. (993)

Après la profession de Thérèse de Jésus, deux faits extraordinaires eurent lieu et ravirent Anne de Saint-Barthélemy : la conversion d'un hérétique qui pratiquait la magie et d'un jeune soldat de Majorque qui abandonna les armes pour entrer au Carmel déchaussé. Deux vies qui changèrent radicalement de direction à l'abri des humbles murs du premier carmel thérésien de la ville. Quelque temps après, ce carme, le Père Clément de Sainte-Catherine, devint prieur du couvent d'Anvers et, à ce titre, donna l'extrême-onction à la Bienheureuse.

En décembre 1612 – son premier Noël à Anvers – Anne éprouva l'immense joie de revoir le Père Gratien, compagnon et témoin de tant de fatigues du temps de sainte Thérèse, qui se rendit à Anvers pour prêcher l'Avent aux soldats et aux carmélites. La rencontre leur permit de partager des souvenirs et d'aborder des projets futurs. Combien de temps s'était écoulé et combien de vicissitudes avaient été vécues depuis le temps de leurs aventures en Espagne ! Quelle joie ressentit Gratien en constatant qu'à Anvers reflourissait le plus pur style de vie thérésien ! Ravi de cette rencontre il écrivit : « Il me semble que je suis aux temps du Carmel déchaussé primitif ». Deux ans avant il avait édité avec Anne de Jésus à Bruxelles le livre des

Fondations de sainte Thérèse ¹⁶. Sans aucun doute, Anne de Saint-Barthélemy eut connaissance de cette publication et la fit parvenir à plusieurs carmels espagnols, comme elle l'indique dans ses lettres : « Avec celle-ci j'enverrai quelques petits livres des *Fondations* de notre Sainte, que les mères de Séville m'ont demandés. » (1539)

Trois mois plus tard le Père Gratien revint à Anvers afin de prêcher le Carême et alors s'intensifièrent leurs rencontres avec de longues conversations au cours desquelles Anne lui raconta les aléas de sa vie, depuis son enfance à Almendral jusqu'à sa vieillesse à Anvers. Ces conversations aboutirent aux *Dialogues* rédigés ultérieurement par Gratien, qui constituent une des meilleures sources sur la vie de la Bienheureuse.

UNE AUTRE ANNE DE SAINT-BARTHÉLEMY

Peu à peu de nouvelles demandes d'entrée au couvent arrivèrent aux portes du Carmel et de nouvelles candidates occupaient les cellules de ce couvent primitif. Comme Thérèse, Anne portait un grand soin au choix de ses carmélites et transmettait son souci et sa recommandation « Que Dieu nous les amène bien appelées » au provincial des Flandres (988). En 1614, elle était heureuse de donner des nouvelles à un carmel espagnol de ses sœurs, dont certaines quittaient le couvent pour participer à de nouvelles fondations, et elle raconte aussi l'entrée d'une jeune Hollandaise qui prendrait son nom, Anne de Saint-Barthélemy :

Nous sommes ici treize et deux qui sont parties maintenant, mais j'attends trois autres novices, des personnes nobles les trois, et d'autres se présentent, mais je ne me hâte pas, car je désire les mettre à l'épreuve et bien les choisir. [...] J'ai admis récemment une jeune de Hollande qui sera une grande

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'Infante pour demander à son époux de faire une démarche auprès du marquis de Spinola, capitaine général de l'armée espagnole en Flandres, afin que celui-ci verse une dette qu'il devait au couvent :

Toutes les sœurs remercient Votre Excellence et demandent à Dieu de vous accorder une longue vie et la prospérité dans toutes vos affaires, ainsi que celles de l'Archiduc, mon seigneur, que je supplie pour l'amour de Jésus Christ qu'il m'aide pour un besoin que j'ai, qui consiste à demander au marquis de Spinola de donner une aumône que la ville accorde à quelques monastères. Il nous reviendrait dix mille ou onze mille florins, et il dit qu'il les donnera, mais que ça prendra du temps. J'aurais besoin d'achever à présent notre maison, car si les eaux y pénètrent, cela ne pourra point se faire. [...] Je supplie Votre Excellence d'excuser mon audace, car je le fais avec la confiance d'une fille envers notre mère et notre dame, afin que l'on nous donne ce secours ; dans cette circonstance, ce sera bien plus important que ce que je peux dire. [...] Je ne fatiguerai pas davantage Votre Excellence car je crois avoir été claire. Je supplie Votre Excellence de nous aider auprès de l'Archiduc, mon seigneur, afin qu'il agisse rapidement, si possible. [...] Je ne m'étendrai pas davantage, je vous écris de mon lit, car ces derniers jours j'ai été malade. (1134)

Le carmel de la rue Rosier, qui a survécu jusqu'à nos jours, fut vraiment le témoin muet de la vieillesse charitable et maternelle d'Anne de Saint-Barthélemy.

LA SECRÉTAIRE D'ANNE

Un jour, tout à coup se réalisa une de ses fameuses prémonitions et, comme s'il s'agissait d'un conte, une des dames de l'Infante fit profession au carmel d'Anvers. Cette

curieuse histoire commença quand Anne eut un entretien avec l'Infante au palais de Mariemont et regarda fixement une de ses suivantes. Isabelle Claire Eugénie lui demanda pourquoi elle la regardait si attentivement et Anne répondit alors que cette dame deviendrait carmélite, ce qui choqua énormément la jeune fille qui riposta en pleurant : « Comment vais-je devenir moniale si je ne le désire pas ? », ce à quoi Anne répliqua : « Ne pleurez pas, Madame, quand vous deviendrez moniale ce sera de bon gré ²¹. » Presque sept ans plus tard, elle franchit la porte de clôture du carmel de la rue Rosier avec une joie qui faisait un solide contrepoids à la peine qu'éprouvait Isabelle Claire Eugénie en perdant l'une de ses plus chères dames d'honneur. Cette jeune madrilène devint la secrétaire d'Anne.

Anne considérait sans doute sereinement les surprises que réserve la vie : elle-même, une humble paysanne d'un village de Tolède, avait été secrétaire de sainte Thérèse et, plusieurs années après, une dame de la cour de la fille du roi Philippe II serait la sienne dans les Flandres. Claire de la Croix fit profession entre les mains de la Bienheureuse le 11 avril 1619 :

Je n'ai pas pu vous répondre avant à cause de la profession de la sœur Claire de la Croix, qui a été célébrée en toute solennité, et tant de personnes de la cour sont venues qu'on ne savait pas où les placer ; c'est grâce à Leurs Majestés que tous ces seigneurs sont venus. Que Dieu soit béni, car tout le monde est déjà parti. Je suis une si mauvaise courtisane que j'ai du mal à supporter la foule. Notre sœur est ravie et nous le sommes toutes, car elle est une très bonne religieuse. (1170)

La sœur Claire de la Croix vous écrira et vous remerciera des choses que vous lui avez envoyées ; c'est une très bonne fille et comme elle est espagnole, elle m'aide dans de nombreuses affaires. L'Infante l'avait emmenée d'Espagne alors qu'elle

était petite et elle s'est affligée de la voir entrer au couvent ; elle ne l'a laissée partir que parce que c'était avec moi. Elle vous sera reconnaissante de ce que vous lui accorderez, car elle possède naturellement cette qualité. Nous nous portons toutes bien et j'espère que la santé est aussi avec vous et dans votre maison. Je vous prie de ne pas m'oublier, ô ma Mère. (1301-1302)

Nous devons à Claire de la Croix de précieux renseignements sur la vie d'Anne, parce qu'elle laissa des témoignages écrits de sa main sur sa vie au Carmel. Par exemple, nous apprenons qu'Anne, comme le fit sainte Thérèse avec la Vierge de la Clémence pendant la période de trois ans où elle fut prieure du monastère de l'Incarnation, déléguait le priorat à sa sainte Mère et s'adressait à l'une de ses statues en cas de besoin :

C'était elle qui normalement sonnait la crécelle pour réveiller les sœurs le matin, après avoir consacré deux ou trois heures à l'oraison, puisqu'en général avant trois heures elle la commençait, et parfois à deux heures ; après ceci, elle allait à la cuisine allumer le feu et préparer quelque chose pour que les sœurs le trouvent déjà fait, et elle les aidait toujours à nettoyer les herbes ou elle apportait ce dont elles avaient besoin, comme les marmites, les assiettes, les écuelles et elle cuisinait pour les malades [...], et quand nous lui disions : « est-ce possible, ma mère, que vous soyez toujours à la cuisine ? Nous ne voulons pas que notre prieure soit cuisinière », elle répondait : « Taisez-vous, mes filles, ne dites pas de bêtises, ne savez-vous pas que je ne suis pas la prieure car c'est notre sainte Mère, et que moi je suis sa cuisinière ? » Et c'était ainsi que pour tout ce qu'elle devait faire, elle s'adressait à une statue de notre sainte Mère pour qu'elle lui accordât son autorisation.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Ma fille, je suis épuisée, j'ai l'impression d'avoir le corps broyé. Une grande trahison a sûrement eu lieu car pendant toute la nuit j'ai eu l'impression de me battre, et on m'a grandement pressée de prier, et quand je n'en pouvais plus et que je voulais me reposer en baissant les bras que j'avais levés vers Dieu, on me disait toujours : « Priez encore, encore, encore. » Et même si j'avais combattu contre toute une armée je ne serais pas si fatiguée ³¹.

Toute la ville se fit l'écho de cet événement et la dévotion pour la fille de sainte Thérèse se répandit. De toutes parts arrivaient au carmel des demandes d'aide.

La deuxième occasion où on reconnut que l'intervention d'Anne avait arrêté l'invasion des protestants sous le commandement de Maurice de Nassau, prince d'Orange, fut pendant le siège de Breda, en octobre 1624. Le général Spinola avait commencé le siège en août et la plupart des effectifs de l'armée s'y trouvaient engagés. Maurice de Nassau, pour faire lever le siège, partit avec une grande armée vers les Flandres, comme le raconte Anne dans une lettre :

Ils sont partis ; que Dieu les protège, car les chemins sont dangereux à cause de tous ces Hollandais. Quelle affliction ils nous provoquent, et maintenant nous sommes en détresse, car les nôtres ont assiégé Breda, et Maurice, afin de faire lever le siège, part avec une grande armée vers le pays. (1494)

Pendant ces mois de combats incessants, de nombreux soldats des *Tercios* des Flandres se rendaient au carmel pour demander la bénédiction d'Anne de Saint-Barthélemy et accrocher à leurs cuirasses quelque objet lui ayant appartenu en guise de protection ; ainsi le déclare sa première carmélite flamande, Thérèse de Jésus :

Dans ces régions ils la tenaient en si haute estime qu'ils étaient ravis de pouvoir posséder une lettre écrite de sa main et ils la conservaient comme un trésor, aussi bien des princes que des cardinaux ou d'autres personnes particulières. Au siège de Breda, certains accordaient tant de valeur à ses lettres qu'ils les portaient toujours sous les armes comme une forte protection et ils ont toujours été épargnés. Des personnes venaient de loin uniquement pour parler avec elle et de partout on demandait son avis concernant des affaires de grande importance ³².

Peu après le début du siège de Breda par Spinola, les troupes hollandaises essayèrent de lancer l'attaque définitive sur le château d'Anvers, convaincues que la plus grande partie du contingent espagnol était occupée au siège. On avait déjà prévenu l'Infante du risque découlant du manque de protection du château, mais l'Infante, à nouveau, fit confiance aux prières d'Anne plus qu'à son armée, comme elle l'écrivit au Père Dominique de Jésus Marie, supérieur des carmes et prédicateur des archiducs :

Ils disent que l'ennemi veut revenir à Anvers, mais j'espère que la Mère Anne de Saint-Barthélemy la protégera avec ses prières et Notre Seigneur en envoyant une autre tempête, car avec ses prières elle combat pour nous ³³.

Et effectivement, au matin du 14 octobre, se produit l'assaut redouté du château. L'Infante avait eu raison de s'en remettre à la prière d'Anne ; l'intercession de celle-ci fut la meilleure défense :

Une autre fois, j'étais couchée et endormie, et je me réveillai à cause de quelques cris poussés au dortoir ; et en me réveillant, je les écoutai et j'appelai. Les sœurs arrivèrent et je leur dis : « Allez dans les cellules, cherchez qui est malade, car

j'entends des cris ». Et elles répondirent : « Toutes dorment et aucune n'est malade ». Et je répliquai : « Habillez-vous et allons près du Très-Saint-Sacrement, car il doit y avoir quelque trahison, car il semble que c'est notre Sainte qui nous réveille » ; et nous partîmes. Je dis au Seigneur : « Je vous amène ici vos servantes, afin qu'elles vous demandent ce que je désire, car moi je ne peux rien ». Et ainsi je le croyais vraiment, et j'étais confuse devant le Seigneur. Nous restâmes quelque temps, et après je sentis, sans rien voir ni entendre, que nous pouvions partir. J'oubliais de dire qu'en plus des cris, j'entendis sonner l'alarme au château et je regardai par les fenêtres s'il y avait des lumières – le château est visible de notre maison – ; aucune lumière, tout était obscur, et cependant, je pressentis un malheur. (570)



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Elle demandait très rarement quelque chose aux sœurs pour son propre service sauf quand elle ne pouvait vraiment pas le faire et qu'elle était vraiment malade ; ne pouvant à peine monter les escaliers, elle préférait faire l'effort d'aller chercher elle-même quelque objet qu'elle avait oublié, au lieu de le demander à quelqu'un. Si elle circulait dans la maison et trouvait quelque chose à nettoyer elle le faisait et elle disait qu'elle ne pouvait pas s'en empêcher, elle pensait que c'était à elle de le faire, et cela pour toute besogne humble comme faire la vaisselle, balayer la maison et jeter les ordures, ainsi que d'autres tâches semblables ; elle se rendait à la cuisine tous les jours pour aider les sœurs. Elle faisait la même chose avec les malades et comme nous l'en empêchions elle se levait très tôt le matin pour le faire avant que le couvent ne se réveillât, afin que personne ne l'en empêchât ⁴⁶.

Ses filles témoignent également du goût qu'elle avait pour filer et faire des travaux d'aiguille simples qui ne détournent pas l'esprit de la méditation, comme le prescrivait sainte Thérèse :

Jamais notre Mère ne restait oisive et habituellement elle s'occupait à filer et elle voulait que ses filles fissent de même comme le faisait notre Sainte Mère ; elle n'aimait pas qu'on fît des travaux compliqués pouvant détourner notre esprit de Dieu. Et quand elle se rendait au parloir elle prenait avec elle la quenouille et elle y filait ⁴⁷.

Une des fêtes préférées d'Anne était celle de saint Joseph ; en effet, il était et il est encore aujourd'hui le patron de la plupart des carmels dans le monde entier. Elle éprouva toujours une grande dévotion pour ce saint et, comme Thérèse, elle la répandit partout où elle passa, tout spécialement à Anvers. Souvent elle rappelait à ses filles les nombreuses références thérésiennes à ce saint :

Demandons-lui son aide et celle des saints, car il nous convient beaucoup de les avoir comme intercesseurs pour tous nos besoins. Et en particulier au glorieux saint Joseph, si aimé de Dieu, car Sa Majesté ne rejettera rien de ce que nous lui demanderons en son nom, car après la Vierge je suis certaine que Jésus Christ l'aime et le garde plus près de lui que d'autres saints, car il fut son père sur la terre et le nourrit de la sueur de son travail et l'accompagna en son exil en Égypte. [...] Et notre sainte mère Thérèse dit qu'après l'avoir pris pour avocat il ne lui refusa aucune de ses demandes. Et cette dévotion pour saint Joseph, la Sainte la répandit en Espagne, car il était à peine connu, et maintenant tout le monde le connaît, pas seulement dans ses monastères, mais aussi il y a de grandes confréries qui portent son nom, et le jour de sa fête il y a autant de dévotions dans les églises, de messes avec de la musique et de sonneries de cloches, que le jour de Pâques. (730-731)

MAGISTÈRE SPIRITUEL

Quand Anne de Saint-Barthélemy fit sa première fondation à Pontoise et assumait pour la première fois les difficultés du priorat, elle commença la rédaction d'une série de conférences spirituelles consacrées à la formation des sœurs. Ces textes, qui devinrent de plus en plus nombreux lors de son passage dans d'autres carmels, surtout dans celui d'Anvers, abordent différents aspects de la vie de clôture : le silence, l'oraison, la pauvreté, la récréation, l'obéissance, la vocation...

La véritable pauvreté donne un bonheur et une liberté intérieure à l'âme de celui qui la possède vraiment. [...] Et au pauvre d'esprit Sa Majesté a fait une telle promesse, et il ne manquera jamais à sa parole, qui dit : « Bienheureux les

pauvres en esprit, le Royaume des Cieux leur appartient ». Mais où se trouvera ce vrai pauvre ? Très loin, et sa valeur est inestimable. Cela ne consiste pas à paraître pauvre ni à s'habiller comme un pauvre, ni à donner tous ses biens aux pauvres, ni à éprouver une dévotion tendre et très ardente, ni à avoir des choses et des allures de pauvre et de grand contemplatif, mais à une seule chose, qui est de sortir de soi-même complètement, et si complètement qu'il ne lui reste aucun amour-propre ni particulier. [...] Il n'y a personne de plus riche, de plus libre ou de plus puissant que celui qui sait laisser de côté toutes choses et s'abaisse au niveau le plus bas, qui est celui de son néant. (596-597)

Que celui qui gouverne considère attentivement ses obligations et qu'il a besoin d'une bonne conscience. Et il doit regarder aussi le peu de liberté qui lui reste à partir du jour où il commence à remplir sa tâche, alors qu'il devient plus esclave et plus assujéti que les sujets mêmes ; car il s'oblige alors à être parfait, à être à la disposition de tous et à s'adapter à chacun selon ses besoins et ses capacités. (598)

Veillez à ce que celles qui abandonnent le monde viennent détachées de leur famille et de leurs amis, et plus encore de la vanité et de l'estime du nom des grands de ce monde, car si elles entrent avec cette estime, elles emmènent les ennemis avec elles. (605)

Les références à sainte Thérèse, la source de ses enseignements, sont constantes. Tout le magistère d'Anne est imprégné de cette saveur thérésienne :

Que Dieu nous accorde à nous, ses filles, la grâce de l'imiter en cela et dans les autres vertus ; dans les petites et les grandes choses ; car parfois les petites choses semblent ne pas être importantes et ce n'est pas bien de les négliger ; car si

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



© Père Urkiza

Pendant les dernières heures de sa vie, Anne demanda quelque chose de très spécial : une relique de sa sainte Mère Thérèse de Jésus pour qu'elle l'accompagnât dans ce passage attendu. Avant de perdre la parole elle fit demander aux frères et à toutes ses filles de dire un *Ave Maria* pour elle.

On eut tout juste le temps d'appeler le médecin de la communauté, le même qui était venu la première fois qu'elle en eut besoin à son arrivée à Anvers, qui la visitait souvent ces jours-là, ainsi que le prier des frères carmes, qui avait reçu sa vocation lors de la prise d'habit de la première novice flamande, et devant la soudaine gravité de son mal, il lui administra le sacrement de l'extrême-onction. Les témoins de son adieu

définitif à la vie affirment que le visage d'Anne reflétait une grande joie, que pendant un quart d'heure, elle regarda attentivement du côté du chevet de son lit, et qu'à son dernier soupir son visage fut empreint d'une grande paix et douceur.

Ainsi, dans sa cellule, en présence du prier, du médecin ami et de toutes ses filles, la première et douce converse du monastère de Saint-Joseph d'Avila, la compagne inséparable de sainte Thérèse, quitta ce monde à l'âge de soixante-seize ans comme elle l'avait voulu, sans bruit ni tumulte, très peu de temps après le départ pour le ciel de sa chère cousine Françoise.

Plût à Dieu qu'à la tombée du soir de ce dimanche 7 juin 1626, fête de la Très-Sainte-Trinité dont elle avait été si fervente dévote depuis son enfance, l'histoire se répétât et qu'Anne ait rendu son dernier soupir entre les bras pleins d'amour de sa sainte Mère dans son bien aimé carmel de Sainte Thérèse et Saint-Joseph d'Anvers, comme sainte Thérèse avait rendu l'âme quarante-quatre ans auparavant entre ses bras, dans une cellule du carmel d'Alba de Tormes.

Elle mourut comme elle l'avait désiré, entourée de ses filles et sans attirer l'attention. Mais elle ne put pas éviter qu'à la nouvelle de sa mort, des centaines de personnes se rendent au carmel pour la vénérer comme une sainte. Son corps fut exposé dans le chœur des moniales et devant lui se mirent à genoux aussi bien des personnes de haute lignée que des pauvres de la ville :

Après sa mort, il y eut une telle affluence de gens aussi longtemps que son saint corps demeura derrière la grille que c'était comme une procession continuelle ; pour leurs dévotions, ils firent passer plus de vingt mille rosaires ⁵⁴.

Sa réputation de sainteté fut très grande pendant sa vie et après sa mort. Presque toute la ville se déplaça pour voir son

saint corps et la dévotion et l'estime qu'on lui portait étaient si extrêmes que tous donnaient leurs rosaires pour qu'ils touchent son corps, ainsi que des croix et des linges pour les malades, et bien d'autres objets ⁵⁵.

Le confesseur de l'Infante, le frère Augustin Bartolomé de los Ríos, célébra les deux messes offertes pour son âme. La première eut lieu au carmel d'Anvers, avant son enterrement, et l'évêque, ainsi que l'ensemble des autorités de la ville y furent présents. La deuxième, huit jours plus tard, fut célébrée à la cathédrale de Bruxelles en présence de l'Infante, qui voulut ainsi rendre hommage à la mémoire de sa grande amie et conseillère. Le frère Bartolomé de los Ríos nous en laissa lui-même le témoignage :

Je prêchai deux sermons pour les services funèbres qui suivirent son heureux passage à la vie éternelle. Je me trouvai à Anvers lors de son enterrement, et j'y prêchai un sermon sur ses vertus héroïques. Et huit jours après, elle fut honorée à Bruxelles avec la participation de toute la cour ; on eût plutôt dit un jour de fête et de canonisation que de commémoration d'un défunt, et j'y prêchai un autre sermon ⁵⁶.

Une fois de plus, l'Infante montra sa grande estime pour cette fille de sainte Thérèse qui avait fait son nid dans les Flandres et avait été pour elle une source de profonde consolation et de ferme soutien au cours de ses malheurs personnels et politiques. La cathédrale de Bruxelles avait été le théâtre des obsèques d'autres personnages importants : l'empereur Charles Quint ; la reine anglaise Marie Tudor, épouse de Philippe II ; et aussi de celles, plus récentes et douloureuses pour l'Infante, de son époux, l'Archiduc Albert d'Autriche. En juin 1626, dans la nef centrale de l'immense cathédrale de Saint-Michel et Sainte-Gudule retentit aussi le nom d'Anne de Saint-Barthélemy.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

53 AMCA, K.

54 Déposition de Marie du Saint-Esprit, AMCA, K.

55 Déposition de Thérèse de Jésus, AMCA, K.

56 Texte écrit par lui-même à Bruxelles le 25 août 1632 pour l'approbation officielle de la première biographie d'Anne de Saint-Barthélemy, écrite par le Père Chrysostome Enríquez, et publié au début de cette biographie.

57 AMCA, N.5/11.

58 FLORENCIO DEL NIÑO JESÚS, *La beata Ana de San Bartolomé, compañera de santa Teresa de Jesús*, Ed. de Espiritualidad, Madrid, 1948, pp. 351-352.

59 FLORENCIO DEL NIÑO JESÚS, *o.c.d.*, « *La solemne beatificación de la Venerable Ana de San Bartolomé (Crónicas de Roma)* », Monte Carmelo, Burgos 1917, n° 20, pp. 360-368.

60 Trois ans plus tard, les 14, 15 et 16 juin 1920, quand les blessures de la guerre commençaient à guérir, la Bienheureuse, si invoquée pendant ces tristes années pour demander la paix, fut dignement honorée dans son carmel d'Anvers.

61 FLORENCIO DEL NIÑO JESÚS, « *El cuadro de nuestra Beata para el museo Vaticano (Crónica de Roma)* », Monte Carmelo, Burgos 1917, n° 415, pp. 272-273.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-Propos

Remerciements

Lettre au lecteur

Introduction

ENFANCE ET JEUNESSE

Son époque

Souvenirs d'enfance

Dans la solitude de la campagne d'Almendral

Changement de cap dans la vie de Thérèse

Le monastère de Saint-Joseph d'Avila

À la découverte de son chemin

Thérèse, « religieuse vagabonde »

L'horizon s'éclaircit

Le voile blanc

De retour à la maison

Renoncer au Carmel ?

Délabrement de sa santé

SUR LES PAS DE THÉRÈSE

Anne – enfin ! – sœur converse au Carmel déchaussé

Le noviciat

Thérèse et Anne : la rencontre

Sombres nuages et temps d'intimité

Françoise de Jésus

Les larmes de Thérèse

Anne, à la suite de Thérèse, « vagabonde » sur les chemins

Secrétaire de Thérèse

Villanueva de la Jara : leur première fondation ensemble

La bonne nouvelle

Parcourant la Castille
Changement de voile
L'Adieu de deux saints
Un voyage sans retour
Adieu à la vie

Avec Marie de Saint-Jérôme

FONDATRICE EN FRANCE ET DANS LES FLANDRES

LA FRANCE (1604-1611)

Le rêve de fonder
des carmels thérésiens en France
Anne, candidate pour fonder en France
En route vers Paris
Renoncer au voile blanc
Fondatrice du carmel de Pontoise
Prieure du carmel de Paris : la nuit obscure
Fondatrice du carmel de Tours
L'adieu à la France

LES FLANDRES (1612-1626) : LA VIEILLESSE DORÉE

Mons, baume pour ses blessures
Rencontre avec l'Infante Isabelle Claire Eugénie
Fondatrice du carmel d'Anvers
La première novice : Thérèse de Jésus
Une autre Anne de Saint-Barthélemy
Le ciel sur la terre
À la rue Rosier
La secrétaire d'Anne
Les carmélites anglaises d'Anvers
Canonisation de Thérèse de Jésus
Guerres dans les Flandres :
Anne, Libératrice d'Anvers
Réputation de sainteté
Vie quotidienne

Magistère spirituel
De cœur à cœur
Le crépuscule de sa vie
Mourir sans bruit
Vers les autels
Le bref de béatification
Jour de gloire au Vatican
Épilogue